

Le Fabuleux Destin du Docteur Véron

Claude A Planchon



Résumé

Extraordinaire odyssee que celui du Docteur Louis-Désiré Véron (1798-1867), Interne des Hôpitaux de Paris. Déçu par la médecine en un temps où l'on ne pouvait faire carrière à Paris sans « être bien-né », il prend une étonnante revanche sur la société, après avoir fait fortune par hasard dans la pharmacie. Il innove dans le journalisme en tant que précurseur de la publicité médicale. Il dirige, de main de maître, l'Opéra de Paris, rue Le Peletier, de 1831 à 1835, l'une des plus belles périodes. Il y crée notamment, pour le lyrique, « Robert le Diable », de Meyerbeer et « La Sylphide », de Filippo Taglioni, l'une des pièces maîtresses du ballet romantique, interprétée par la propre fille du chorégraphe, Marie Taglioni. Véron en sera le protecteur. Malgré un physique ingrat, compensé par un esprit hors du commun, Véron séduira Rachel, la plus grande tragédienne du Théâtre-Français de l'époque.

Summary

The life of Doctor Louis-Desire Veron (1798-1867) was an incredible odyssey. Starting his professional life as an 'Interne des Hopitaux de Paris', he found himself unable to enter the medical establishment at a time when it was practically impossible to succeed in Parisian society without having been born into a wealthy family. He was eventually able to take his revenge on Paris when he had made a fortune from pharmacy. He became the head of the Le Peletier Paris Opera (1831-1835), in one of the most brilliant periods of opera history, with productions of Robert le Diable by Meyerbeer and La Sylphide, a ballet choreographed by Filippo Taglioni. This latter was first interpreted by Marie, the prima ballerina daughter of Taglioni. Doctor Veron became her protector. He compensated for his ugly physical appearance by a combination of smart intelligence and a keen spirit, which enabled him to seduce Mademoiselle Rachel, one of the most famous tragic actresses of the era at La Comedie-Francaise.

Des débuts brillants

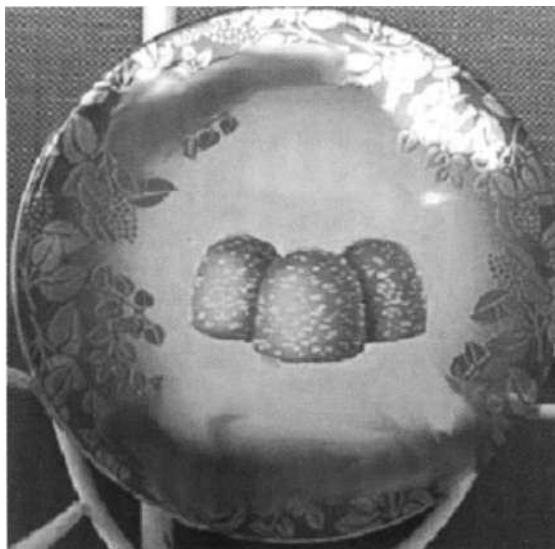
Louis-Désiré Véron est né à Paris, le 18 germinal de l'an VI (5 avril 1798), au numéro 69 de la rue du Bac, dans le 7ème arrondissement de Paris, où ses parents tenaient une librairie-papeterie. Il entre à 11 ans, en même temps qu'Eugène Delacroix au Lycée Impérial

Louis-le-Grand. Il s'initie, dès 15 ans, aux plaisirs de l'Opéra sur l'initiative de son père qui lui octroie, comme professeur de violon, l'un des musiciens du célèbre orchestre. Après des débuts remarquables en poésie, il entre au « Conservatoire Littéraire », en compagnie des trois fils Hugo, dont Victor. Il y est chargé

des compte-rendus des séances publiques de l'Académie des Beaux-Arts et de l'Académie Française. Peu motivé et gagnant médiocrement sa vie, comme commis de librairie chez ses parents, son père le fait inscrire à l'Ecole de Médecine, grâce à l'appui d'amis bonapartistes tels que le Pr. Antoine Dubois, chirurgien de renom et le Docteur Auvity, médecin en vogue (qui habitait le même immeuble et qui pouvait se targuer du titre de médecin du Roi de Rome). Avidé d'argent, le jeune Véron établit bientôt, à la Faculté, un commerce parallèle de squelettes et joue dans les tripots du Palais-Royal où il se ruine et accumule les dettes. Le soucis financiers ne l'empêchent pas de se consacrer à ses études et de se plonger dans la lecture de grands écrivains : Pascal, Voltaire, Saint-Simon

Il est nommé à l'externat, en 1819 puis, « Interne de 2ème classe », à l'Hospice de Bicêtre dont il démissionne pour pouvoir repasser, plus brillamment, le concours de l'Externat dont il sort, cette fois, major. Il est alors nommé « Interne de 1ère classe » des Hospices Civils de Paris, en 1820. Il exerce chez Chomel, à La Charité puis, chez Richevaud et Biet, à Saint-Louis. Il passe chez Guersant, aux Enfants-Malades, avant de se consacrer à la Pédiatrie, à La Charité, chez le « Père Boyer », ancien chirurgien de l'Empereur. La dernière année est effectuée aux Enfants-Trouvés, chez Baron, médecin des Enfants de France sous la Restauration. Véron sera ensuite « Suppléant de Chirurgien Externe », à La Charité (ce qui correspond au titre actuel d'Assistant-Chef de Clinique). Il soutient sa thèse, *Considérations générales sur les sensations suivies de quelques propositions médicales*, le 23 août 1823, avec Richerand comme Président et Dupuytren, comme membre du Jury.

Après avoir acquis quelques biens à la mort de son père, Véron est nommé, à 25 ans, à l'Ecole Pratique, « Aide Expectant » (c'était l'ancien nom des prosecteurs d'anatomie). Il sera refusé comme « titulaire », ce qui mettra un terme à ses ambitions professorales. Il est cependant admis, un an plus tard, à la Société Royale des Bonnes Lettres de la rue de Choiseul dont le président d'honneur n'est autre que Chateaubriand. Il y occupe le poste de professeur de Physiologie de la Commission Littéraire et Scientifique. Il écrit également quelques articles dans *La Quotidienne* et, grâce à sa verve et son esprit, il se compose un auditoire choisi. Ainsi, fort de ses diplômes, de ses attaches avec les cercles littéraires et de ses relations mondaines, il installe, en 1824, son cabinet au numéro 30 de la rue Caumartin. Il publie, en 1825, *Observations sur les maladies des enfants : premier cahier* et devient Médecin des Musées Nationaux et Chirurgien temporaire de la Maison Militaire du Roi, à l'Hôpital Militaire du Gros-Caillou, rue Saint-Dominique



Un homme avisé

Désenchanté par l'exercice en clientèle de ville, désargenté, et la trentaine passée, le Docteur Véron s'ennuie... La pharmacie Regnauld, sise 45, rue Caumartin, à proximité de son cabinet, se signale fièrement aux passants par deux phares rouge et bleu. Véron ne manque pas de s'y arrêter souvent pour tuer le temps. C'est ainsi qu'il tisse les liens d'une réelle amitié avec le pharmacien et qu'il reste des heures à admirer, dans l'officine, les habiles préparations magistrales, dont une pâte pectorale qui fait, grâce au bouche à oreille, le bonheur de tous les touseux, quinteux et catarrheux du quartier [2].

A la mort du pharmacien Regnauld, Véron crée le 2 juin 1826, avec son successeur, Louis-René Frère, une Société de Commerce pour la confection et le débit de la pâte pectorale balsamique de Monsieur Regnauld aîné. Fort de ses bonnes relations avec la presse, Véron obtient l'insertion, dans *La Quotidienne* (1826-1827), de l'annonce suivante :

« La pâte balsamique de M. Regnauld aîné, pharmacien de S.A.R. Monseigneur le Dauphin, rue Caumartin, 45 à Paris, dont nous avons déjà rapporté les heureux effets dans les rhumes, les catarrhes et les diverses maladies de la poitrine, acquiert, de jour en jour, plus de vogue et de réputation; elle diminue la toux, calme l'irritation de la gorge et facilite l'expectoration; elle est aussi d'une utilité incontestée aux personnes qui parlent et chantent en public. Les journaux médicaux les plus accrédités en font l'éloge; les médecins les plus habiles en prescrivent

l'usage. On ne saurait donc trop conseiller la PÂTE PECTORALE BALSAMIQUE, dont l'efficacité est déjà connue en France et chez l'étranger ».

La publicité médicale est née: elle contribuera au succès de la pâte pectorale et fera la fortune du Docteur Véron.



De la presse à l'Opéra

Après avoir tenu, pendant 6 ans, la rubrique politique de *La Quotidienne*, sorte de bulletin polémique de l'époque, Véron se désintéresse peu à peu de la médecine, au profit du journalisme. Il tient, pour un temps, la rédaction du feuilleton des théâtres (critique littéraire) au journal *Le Messager des Chambres*. Ceci lui vaut notamment de rencontrer et de faire l'éloge d'une danseuse prodige, Marie Taglioni. Il publie, en 1828, une *Etude minutieuse de la situation financière des théâtres*. Sa rencontre avec le banquier Aguedo, véritable parisien d'Espagne, lui permet d'emprunter les 80.000 francs nécessaires à la fondation de *La Revue de Paris*, un mensuel attrayant dans lequel les lettres prennent le pas sur les autres questions d'actualité. Véron sait s'entourer des meilleurs collaborateurs, tels que Jules Janin, Sainte-Beuve (alors étudiant en médecine), Mérimée, George Sand, Alfred de Vigny, Victor Hugo... Le premier numéro paraît le 9 février 1828 et le nombre des abonnés dépasse rapidement toutes les espérances. Véron conçoit alors l'idée de génie d'attribuer un prix littéraire réservé aux jeunes auteurs. Seule *La Revue des Deux-Mondes*, fondée en 1830, lui porte ombrage et finira par s'approprier sa revue, en 1834.

Fort des relations entretenues avec le monde des lettres, des arts et de la politique et des liens d'amitié tissés avec des compositeurs (dont Rossini) et des auteurs de renom (dont Eugène Scribe), Véron verra, tout naturellement, sa candidature patronnée par Armand Bertin, Directeur du *Journal des Débats*, auprès de Sosthène de La Rochefoucauld, à la tête des Beaux-

Arts (cette direction englobait aussi l'Académie Royale de Musique). En 1830, le déficit d'exploitation de l'Opéra s'élevait à un million de francs, une somme considérable qui sera prélevée directement sur la cassette personnelle du Roi Louis-Philippe. En nommant Louis-Désiré Véron à la tête de cette prestigieuse institution, par décret du 28 février 1831, M. de Montalivet, Pair du Royaume et Ministre Sous-Secrétaire d'Etat au Département de l'Intérieur, eut certainement l'impression « de confier un malade à un Docteur ! ». L'article 1er du cahier des charges surprendrait aujourd'hui plus d'un haut-fonctionnaire : « L'Administration de l'Académie Royale de Musique sera confiée à un Directeur-Entrepreneur qui l'exploitera pendant six ans à ses risques et périls et fortune... » et Véron dut mettre à contribution son ami banquier Aguedo, pour l'aider à régler la caution, d'un montant de 200.000 francs.

Doué d'un réel talent d'organisateur, Véron voit juste et voit grand : son activité débordante n'a d'égale que son ambition [3] ! La salle de l'Opéra Le Peletier datant de 1820 a perdu de son lustre. Pour attirer à nouveau le « Tout-Paris », il lui redonne du clinquant, de l'or et des lumières, tout en conservant une acoustique superbe. La création de *Robert le Diable*, opéra de Meyerbeer en cinq actes, sur un livret de Scribe et Delavigne, inaugure, le 21 novembre 1831, une ère nouvelle : le succès est considérable, du jamais vu: plus de 10.000 francs de recette, en une seule soirée. Le divertissement de Philippe Taglioni consacre sa fille Marie comme héroïne du ballet romantique. Le *80/et des Nonnes* est interprété admirablement et si légèrement, que ceci lui suggère l'idée d'un ballet romantique, *La Sylphide*. La chorégraphie est commandée à Taglioni, sur un argument d'Adolphe Nourrit et une musique de Schneitzhoeffler. Le 12 mars 1832, c'est à nouveau un triomphe! [4].

Le Docteur Véron irrite autant qu'il fascine: sa bonne fortune et son physique ingrat le livrent en pâture aux quolibets et à la caricature (Honoré Daumier en fait ses « choux-gras »). Pourtant, on lui doit d'avoir évité une faillite retentissante en finançant l'opéra sur ses propres deniers, lors de la grande épidémie de choléra que connut Paris, en 1832. C'est encore à lui qu'est dû le succès obtenu en commanditant *La Juive* (créée le 23 février 1835, sur une musique de L. Halévy et un livret d'Eugène Scribe). C'est toujours Véron qui réussit à engager la célèbre danseuse anglaise Fanny Essler. Celle-ci, dans une compétition de virtuosité farouche avec Marie Taglioni, enflamme les foules et remplit les caisses du théâtre. A l'initiative de Véron, sera créé le poste de Médecin des Théâtres, pour assurer la sécurité d'un public de plus en plus nombreux. Après s'être attiré les

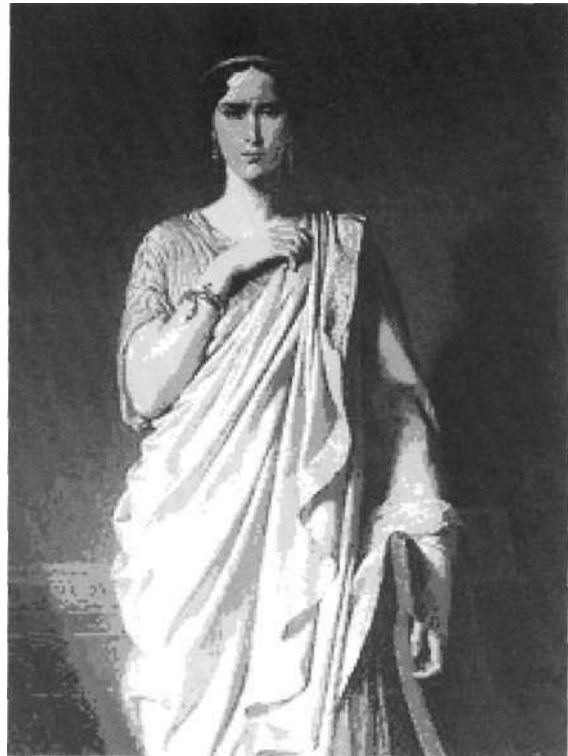
foudres de M. Thiers (mieux valait alors faire pitié que susciter l'envie), auréolé, fortuné, Véron quitte son fauteuil de Directeur de l'Opéra à l'âge de 37 ans, après quatre ans de bons et loyaux services.



..et de l'Opéra à la politique

En 1838, après avoir été honorablement battu à une élection en Bretagne comme candidat de l'opposition par le candidat légitimiste Las Cazes, Thiers, retiré des affaires, suggère, non sans arrière-pensée, à Véron de se rendre acquéreur d'actions du *Constitutionnel*, ce que ce dernier s'empresse de faire, devenant ainsi rapidement Administrateur-Gérant. Véron est élevé au rang de Chevalier dans l'Ordre de la Légion d'Honneur, non pas en tant que journaliste ou ancien directeur de l'Opéra, mais en qualité de médecin, sur la recommandation d'Orfila, son ancien juge à l'Ecole Pratique et maintenant, Doyen de la Faculté de Médecine de Paris.

Le 12 juin 1838, Véron découvre, avec bonheur, la noblesse et la dignité d'allure de Mademoiselle Rachel qui fait ses débuts au Théâtre-Français, dans *Phèdre*. La



jeune provinciale, d'origine modeste, ne tarde pas à se laisser séduire et à tirer le meilleur parti de ce bourgeois ventripotent, à l'apparence repoussante, de 20 ans son aîné. Mais Véron est suffisamment spirituel et fortuné pour ouvrir à Rachel les portes des plus grands salons littéraires de l'époque, dont celui de Juliette Récamier [5].

En 1848, alors que souffle le vent de la Révolution, son journal prend ouvertement fait et cause pour le Prince Louis-Napoléon, élu Président de la République, le 10 décembre. Louis-Désiré Véron atteint alors le sommet de la gloire et sa salle à manger devient l'une des tables gastronomiques les plus courues de Paris [6], grâce aux talents de sa cuisinière normande hors-pair, Sophie. Cette dernière lui avait été léguée par Fanny Essler, avant de partir, en tournée, danser aux quatre coins du monde. On doit à Véron la qualification « Tournedos » et secondairement, l'appellation « Rossini » [7] car il aimait la viande de bœuf tranchée, épaisse (ce qui n'était pas l'usage). Ceci désespérait les garçons de restaurant qui préféraient le servir *derrière son dos*, pour ne pas se faire remarquer des autres clients. L'élite de la société parisienne se presse au domicile de Véron, 232 rue de Rivoli. Napoléon III s'y rend lui-même et lui octroie, le 14

décembre 1851, les insignes d'Officier dans l'Ordre de la Légion d'Honneur. Malgré quelques articles qui lui valent, un temps, la disgrâce, Véron accède, en 1852, à la députation de Sceaux. Devenu gênant, Thiers se voit débarqué du *Constitutionnel* : ceci laissera libre cours au talent de son gérant qui aura fait beaucoup pour l'accession au trône du futur Empereur Napoléon III [8].



Le *Constitutionnel* vendu, Véron en retire une compensation financière importante qu'il va perdre, en partie à cause du procès que lui intente son co-actionnaire, le Comte de Morny. C'est en épicurien vieilli et déçu, perclus d'arthrose et rendu impotent par la goutte, que Véron se retire, peu à peu, des mondanités pour se consacrer d'avantage à l'écriture et rédiger, entre autres ouvrages, *Les Mémoires d'un bourgeois de Paris*. Ceux-ci paraissent, en cinq volumes, en 1853 mais le succès est mitigé.

Véron s'éteindra doucement, le 27 septembre 1867, à l'âge de 69 ans, dans les bras de sa vieille Sophie, restée jusqu'au bout sa fidèle et dévouée gouvernante. Deux rues portent aujourd'hui son nom, dans le 18ème arrondissement de Paris : la « Cité Véron », qui donne sur le Boulevard de Clichy, et la rue Véron, située entre les rues Lepic et Germain Pilon.

Bibliographie

- 1 M.-E. BINET, « Un médecin pas ordinaire, le Docteur Véron », Albin Michel, 1945.
- 2 Dr. CABANES., « Remèdes d'autrefois », Maloine, 2ème série, 1913.
- 3 A. EHRHARD., « L'Opéra sous la direction Véron », 1907.
- 4 L.VAILLAT, « La Taglioni ou la vie d'une danseuse », Albin Michel, 1942.

5 H. FLEICHMAN., « Rachel intime ».

6 J. d'ARCAY., La salle à manger du Docteur Véron », A. Lemerre, 1858.

7 P. COUDERC, « Recettes des Grandes Tables : le Tournedos Rossini », site Internet du Nouvel Observateur sur <http://permanent.nouvelobs.com/conseils/gastronomie/recettes>

8 E. de MIRECOURT, « Louis Véron dans les contemporains », G. Havard, 1855.

Œuvres de Dr Louis Véron

- Considérations générales sur les sensations, suivies de quelques propositions médicales. Thèse, Paris, 1823.
- Observations sur les maladies des enfants, 1er cahier. Baillière, 1825.
- Mémoires d'un Bourgeois de Paris, 5 vol., Librairie Nouvelle, 1856-1857.
- Nouveaux Mémoires d'un Bourgeois de Paris, I vol., Librairie Nouvelle, 1866.
- Cinq cent mille francs de rente, 2 vol., Librairie Nouvelle, 1855.
- Quatre ans de règne. Où en sommes-nous ? Librairie Nouvelle, 1857.

Remerciements :

A Madame Gilberte COURNAND, Journaliste & Critique, directrice et fondatrice de la galerie « La Danse », à Paris, qui m'a mis sur les traces du Docteur Véron, en témoignage de ma reconnaissance et de mon profond attachement.

Author

Dr Claude A Planchon. C.E.S.
Médecine Nucléaire & D.E.U. Cancérologie Clinique,
The American Hospital of Paris,
B.P. 109, 63, boulevard Victor-Hugo,
F-92202 Neuilly-Sur-Seine Cedex.
E=3 caplanchon@nerim.net.